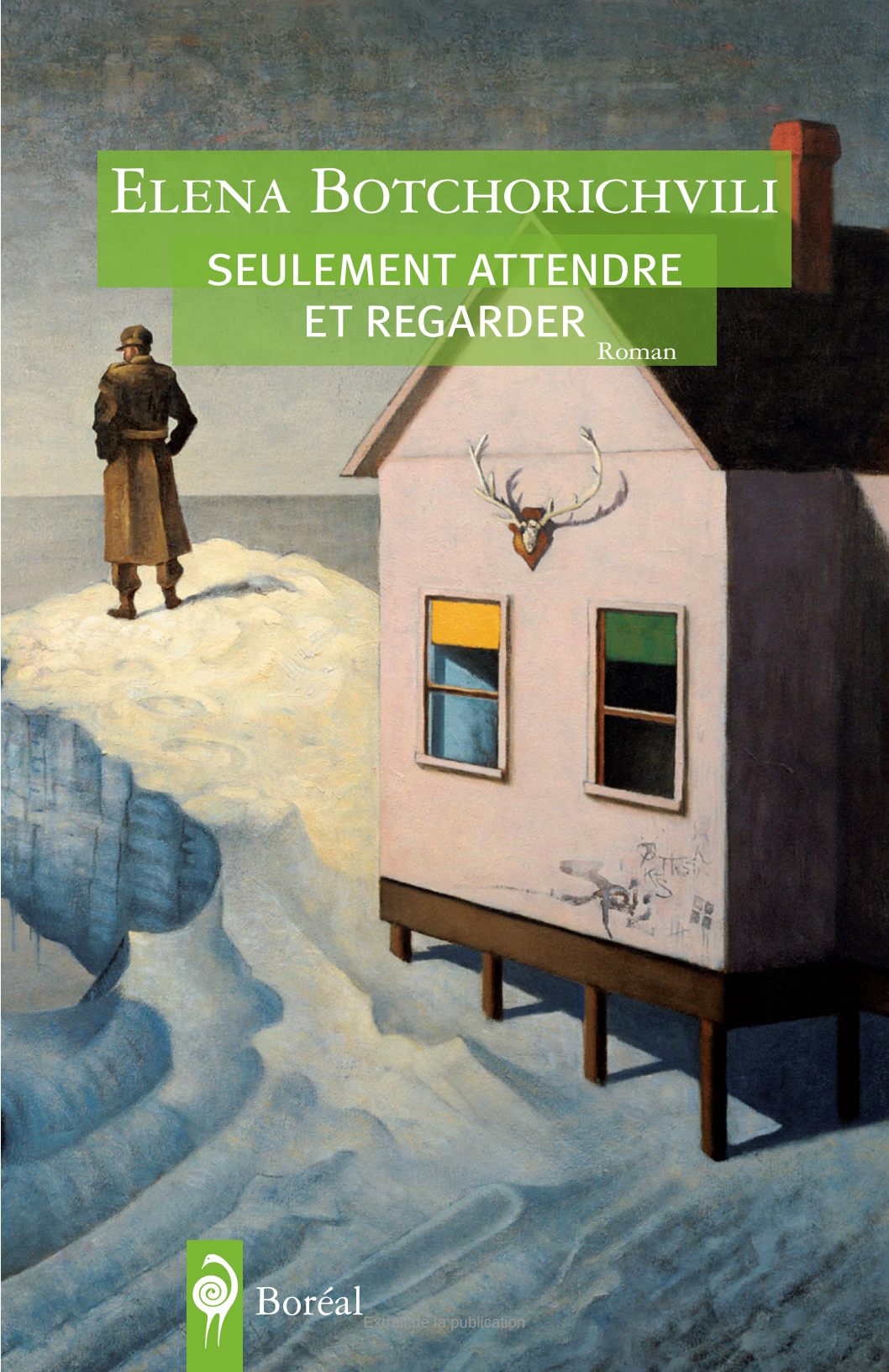

Elena Botchorichvili

SEULEMENT ATTENDRE ET REGARDER

Roman

Boréal

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Extrait de la publication

SEULEMENT ATTENDRE ET REGARDER

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Le Tiroir au papillon, roman, Boréal, 1999.

Opéra, roman, Les Allusifs, 2001.

Faïna, roman, Boréal, 2006.

Sovki, roman, Boréal, 2008.

La Tête de mon père, roman, Boréal, 2011.

Extrait de la publication

Elena Botchorichvili

SEULEMENT ATTENDRE ET REGARDER

roman

traduit du russe par
Bernard Kreise

Boréal

Extrait de la publication

© Les Éditions du Boréal 2012
Dépôt légal : 1er trimestre 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Botchorichvili, Elena

Seulement attendre et regarder

Traduit du russe.

ISBN 978-2-7646-2155-4

I. Kreise, Bernard. II. Titre.

PS8553.O749S4814 2012 C891.73'5 C2011-942496-7

PS9553.O749S4814 2012

ISBN PAPIER 978-2-7646-2155-4

ISBN PDF 978-2-7646-3155-3

ISBN ePUB 978-2-7646-4155-2

Extrait de la publication

De temps à autre le frère du professeur Dubé avait une crise. Il se mettait tout nu, il grimpait sur un arbre et chantait. Les femmes se précipitaient dans le jardin afin de le lorgner, les yeux écarquillés. Pour la première fois peut-être, ou la dernière, elles contemplaient un bel homme tout nu. On peut passer sa vie entière sans jamais voir un homme pareil.

Vanetchka entourait l'arbre de ses bras enfantins et pleurait. Il appelait Andro, mais ce dernier ne réagissait pas.

— Andro, regarde-moi, l'implorait-il, regarde-moi au moins !

Andro ne le regardait pas. Il chantait. Les nuages et les oiseaux filaient au-dessus de sa tête.

— Mon printemps, mon amour…

Il se tenait debout sur les branches, les jambes écartées ; en dessous de lui s'étalait la ville de Montréal, et un seul de ses pieds, celui de droite, était enveloppé d'une chaussette.

Extrait de la publication

— L'âme réside dans le pied droit, il faut toujours le garder au chaud ! avait un jour expliqué Andro à son frère, le professeur Dubé.

Le colonel aux dents d'acier qui avait servi à la frontière méridionale de son pays ex-postcommuniste apparaissait alors à une fenêtre et éclatait de rire :

— Et tout ça à cause d'une bonne femme ! Tu parles d'un pédé !

Parfois aussi il se mettait en rogne :

— Descends de là, mon petit oiseau couillu, sinon c'est moi qui vais te dégommer vite fait de ta branche !

Et en s'appuyant au châssis, il ne manquait pas non plus de vociférer contre ceux qui restaient là :

— Qu'est-ce que vous avez à le lorgner ? Apportez un tapis ! Sinon il va se tuer !

Et il ne desserrait pas les doigts des montants pour ne pas tomber lui-même.

Vanetchka courait chercher une échelle, mais il n'y avait pas d'échelle.

Tous ceux qui se trouvaient en contrebas, sous les pieds d'Andro, continuaient à glisser sur la neige sale et à vilipender le maire de Montréal. Le maire en personne, n'est-ce pas, aurait dû sortir au petit matin avec une pelle pour enlever la

neige boueuse. Les grands-mères emmitouflées dans leur manteau de fourrure morte clopinaient avec circonspection : elles donnaient l'impression de marcher sur des tessons. Elles craignaient de se casser la figure et de ne plus pouvoir se remettre debout. Des élèves boutonneuses au visage blême et au nez rouge se dépêchaient d'aller au collège, pieds nus dans leurs bottes. Quand le froid était le plus mordant, elles considéraient comme du dernier chic de ne pas porter de collants ni même, dit-on, de petite culotte. Partout, tels des parapluies oubliés, étaient plantées des pancartes annonçant des maisons à vendre : la ville entière avait vraisemblablement envie de déménager. Sur les pancartes, les visages des agents immobiliers étaient blancs et transis.

Le printemps était déjà à portée de main apparemment — les oiseaux et les nuages volaient tout là-haut, en effet —, mais on ne le voyait pas arriver. Il était peut-être bloqué, comme derrière le mur de Berlin.

— Mon printemps, mon amour, arrive, arrive ! chantait Andro dans son arbre. Mon cœur saigne, mon cœur est déchiré !

Appelle toujours…

Comme un fait exprès, Lilka-Zut ratait chaque fois la chanson d'Andro. Elle se morfon-

dait ensuite de chagrin. Elle restait assise dans l'immense cuisine et buvait un thé sans fin, désolée.

— Ah, zut ! Où est-ce que je traînais encore ?

Que n'aurait-elle donné pour voir nu le frère du professeur, avec seulement une chaussette au pied droit. Cela revenait presque à voir nu le professeur lui-même, en fait ! Lilka avait beau suivre assidûment des cours de français, elle était incapable d'aligner deux mots. Elle aurait dû rester à la maison et attendre qu'Andro grimpe à son arbre.

— Ah, j'aurais tellement voulu entendre chanter Andro ! expliquait l'infortunée, vêtue d'une des robes neuves de l'épouse grabataire du professeur, avec ses étiquettes encore agrafées. Je donnerais ma vie pour une belle chanson !

Pour une chanson, vraiment ?

On sortait un tapis de la maison et on l'étalait sous l'arbre, pour recouvrir la neige grise. Andro achevait sa chanson et tombait. Il ne sautait pas, il tombait comme un mort. Vanetchka l'enroulait dans le tapis et l'emportait à l'intérieur. Un jour, pour frimer, il avait transporté un piano droit sur son dos.

Quand le spectacle était fini, le colonel refermait sa fenêtre et se précipitait à la recherche de

Extrait de la publication

Natacha l'Africaine. Il la trouvait et lui flanquait des baffes.

Vanetchka en larmes extirpait Andro du tapis en le déroulant.

— Si tu veux, je te l'amènerai, j'irai au bout du monde pour la trouver ! lui promettait-il entre deux sanglots. Tu es un père pour moi, un vrai père…

Andro restait couché sur le tapis, avec seulement une chaussette au pied droit, il se taisait. Il fixait le plafond de ses beaux yeux immobiles, et comme n'importe quel cadavre, il ne chantait pas. Des angelots dodus étaient en faction sous le plafond, mais ils ne tiraient pas : ils économisaient leurs flèches.

— Ekaterina ! s'écriait Vanetchka, s'imaginant qu'elle pouvait l'entendre. Regarde dans quel état tu as mis cet homme ! Mais enfin, qu'est-ce que ça te coûte de l'aimer ?

Ekaterina pouvait-elle aimer qui que ce soit ?

Le maître des lieux, le professeur Dubé, ne sortait jamais dans le jardin, bien qu'il entendît, sans doute, son frère chanter. Il restait dans sa chambre, au sous-sol, et jouait du piano. Il jouait, d'accord, mais, disons-le, ce n'était pas Horowitz ! Cependant, Natacha l'Africaine — « Pourquoi

Extrait de la publication

s'appelle-t-elle Natacha, puisqu'elle est noire ? » — l'informait toujours de ce qui se passait à travers la porte close. Elle posait son balai par terre, comme un fusil, et racontait :

— Il s'est mis tout nu, il a grimpé dans l'arbre et il s'est mis à chanter.

Pourtant, elle ne se trouvait pas dans le jardin, sous l'arbre ! Tandis qu'Andro s'égosillait, elle gisait dans la cuisine, étalée sur le carrelage comme un poulet rôti, les jambes affreusement écartées. Jusqu'à ce que le colonel aux dents d'acier qui avait servi à la frontière méridionale tombe sur elle et lui flanque des gifles pour qu'elle retrouve ses esprits.

— Mon printemps, mon amour, arrive, arrive !… chantait Natacha de sa voix éraillée à travers la porte close.

Elle imitait Andro.

Le professeur Dubé ne s'approchait pas de la porte, il ne l'ouvrait pas. Mais cela ne dérangeait pas Natacha.

— Ekaterina m'a dit : « Personne ne m'a aimée comme lui, mais moi, je ne peux pas, je ne sais pas m'y prendre… », chuchotait Natacha.

— Je ne peux pas ? faisait soudain la voix du professeur en écho derrière la porte. Je ne sais pas m'y prendre ?

Extrait de la publication

Natacha montait alors au troisième étage, elle s'engouffrait dans la chambre de Clara, l'épouse grabataire du professeur, et entonnait d'une voix théâtrale :

— Mon printemps, mon amour, arrive, arrive, mon cœur saigne, mon cœur est déchiré…

Elle lui parlait aussi d'Ekaterina :

— « La seule personne qui m'a un jour aimée… mais moi, je ne peux pas, je ne sais pas m'y prendre… »

Par la même occasion, elle racontait que les photos d'agents immobiliers qui étaient accrochées partout tels les portraits de hauts dirigeants lui donnaient la nausée. Essaie après ça de trouver d'autres décorations en ville : zéro ! De la neige grise, rien d'autre ! Elle parlait aussi des collégiennes, qui ne mettent pas de petite culotte, même si personne n'a vérifié, en réalité. Elle enlaçait son manche à balai, elle secouait la tête, dispersant ses cheveux noirs tout autour d'elle, et elle continuait de raconter ses histoires.

Celles-ci faisaient couler les larmes des femmes qui veillaient près du lit de Clara la grabataire. Même celles qui s'étaient personnellement tenues sous l'arbre du jardin et avaient entendu de leurs propres oreilles la chanson d'Andro. C'est tout un art de savoir raconter des histoires comme

Extrait de la publication

elle. Lilka-Zut estimait qu'une bonne histoire, c'est encore meilleur que le sexe !

— Mais comment se fait-il que votre Ekaterina soit incapable de tomber amoureuse d'un homme ? se demandaient, scandalisées, ces ex-communistes, toutes avec des dents gâtées, vêtues des robes flambant neuves de la femme du professeur. Avec leurs étiquettes encore agrafées çà et là. Ne serait-ce que pour le réchauffer ! Est-ce qu'on a le droit de rendre les gens fous comme ça ? Quelle peau de vache, tout de même !

L'épouse du professeur Dubé — cette femme qui avait des seins impeccables — ne réagissait pas, pas le moindre écho.

À cette époque, Ekaterina était partie depuis longtemps de la maison du professeur ; elle ne téléphonait pas, elle ne venait plus jamais, bien qu'elle vécût à Montréal où elle jouait dans une pièce de théâtre. Dans la chambre qu'elle avait naguère occupée, deux jours en tout et pour tout, il ne restait plus que ses escarpins jaunes, et chacun à tour de rôle avait tenté de les enfiler, croyant sans doute qu'il s'agissait de ceux de Cendrillon, mais personne n'était parvenu à y glisser ses pieds, pas même Vanetchka qui achetait ses chaussures au rayon pour enfants. On ne comprenait donc pas pourquoi Andro, le frère du professeur Dubé,

Extrait de la publication

se mettait soudain tout nu pour grimper dans un arbre et pousser sa chanson. À cause du printemps ? Mais pourquoi l'aimait-il, elle, et pas n'importe quelle autre émigrée qui se trouvait là ? Elles étaient si nombreuses qu'il avait l'embarras du choix. Et comment se faisait-il qu'Andro fût le seul qui l'aimât encore ? Tous les hommes sans exception n'étaient-ils pas tombés amoureux de cette femme sublime ?

L'amour, celui des autres, est un mystère.

Un jour, lors d'une de ses crises passionnelles, Andro fit une tentative pour monter dans la chambre de Clara, vêtu seulement d'une chaussette. Natacha l'Africaine l'aperçut dans l'escalier, elle poussa un cri, lâcha son balai, s'écroula par terre en faisant le grand écart avec ses jambes, tel un poulet rôti ! Mais elle se heurta la tête contre une marche et se mit à saigner. Peut-être à cause de ce spectacle sanguinolent, peut-être parce que le chemin du troisième étage était barré par le corps d'une femme, Andro n'y monta pas, et il sortit dans le jardin, selon son habitude, pour grimper dans son arbre et entonner sa chanson :

— Mon printemps, mon amour, mon cœur se déchire…

De nouveau les oiseaux et les nuages se suc-

Extrait de la publication

cédèrent au-dessus de sa tête, de nouveau Vanetchka en larmes se démena sous l'arbre. Et comme toujours, les agents immobiliers aux visages pâles, les grands-mères dans des fourrures mortes n'avaient rien à fiche de son amour. Quant aux écolières boutonneuses qui ne portaient pas de petite culotte… Mais quand le colonel eut fini de se divertir, il tomba sur Natacha, la fille africaine du peuple russe : elle gisait par terre, sans un souffle, dans une mare de sang. Alors, le colonel aux dents d'acier arracha de sa gorge une voix martiale comme on tire une épée de son fourreau et il hurla que les choses ne pouvaient plus continuer comme ça.

C'est à ce moment-là précisément qu'un autre émigré, Parmen, un petit vieux sourdingue qui discutait en susurrant d'une voix stridente et marchait droit devant lui en regardant vers la gauche, fit son apparition dans la maison. On le chargea d'avoir l'œil sur Andro le fou, alors que tous les autres l'avaient sur madame Dubé, la grabataire.

Le professeur Dubé sortit de son sous-sol et entra dans la cuisine ; il s'assit à la table, tout au bout de la table ; il voulait présenter, semble-t-il, le nouvel hôte de la maison. Ou dire que ça ne pouvait plus durer. Il tapota toutes ses poches, avec

l'air de chercher un mot. Peut-être songeait-il à dire ce qu'il avait sur le cœur ? Mais pour ça, il ne savait pas s'y prendre. Pas plus qu'il ne savait jouer du piano : ce n'était pas Horowitz ! Il resta assis comme ça quelques minutes, sans prononcer le moindre mot, il déclina une tasse de thé, et il sortit.

— C'est un homme beau, déclarèrent ses pique-assiettes, mais il n'est quand même pas très futé !

Ils ne le comprenaient pas. Pourquoi vivait-il seul dans son sous-sol, alors que sa maison grouillait d'étrangers ? Pourquoi s'était-il entouré d'émigrés, autrement dit de dynamite ? Et si soudain ça explosait ? Et pourquoi le frère du professeur avait-il vécu non pas au Canada, mais dans on ne sait quel pays qui avait disparu ? Et pourquoi le professeur se taisait-il en permanence ? Voilà un type qui connaît un tas de langues, mais qui est incapable de communiquer ! Pas comme nous !

— Le Canada est un beau pays, mais ils ne sont quand même pas très futés ! assuraient-ils à propos de l'endroit où ils résidaient. On nous fait venir ici, mais on ne nous dit pas comment y vivre. Sans mode d'emploi, nous, on ne sait pas comment faire, on n'a pas l'habitude.

Vous c'est vous, nous c'est nous.

Et une fois par mois, avec la régularité d'une visite inscrite dans un agenda, comme si quelqu'un les attendait, comme si quelqu'un avait besoin d'eux, comme si dans cette maison il n'y avait pas suffisamment de gens dont on commençait à confondre les noms et qui passaient leur temps à traînasser, Ben et Liz, les grands enfants du professeur Dubé, lui rendaient visite. Liz venait avec son amie. Du coup, les émigrés étaient morts de trouille : et si Andro faisait une crise ? Pas moyen de le cacher puisqu'il chantait ! Et Liz risquait de dire à son père : « Je viens te voir avec ma copine lesbienne et ton frère en profite pour pousser la chansonnette dans un arbre ! Pourquoi tu l'as fait venir ici ? Est-ce qu'on n'a pas assez de dingues bien de chez nous au Canada ? Et tous ces pique-assiettes qui logent chez toi, qu'est-ce que tu en as à faire ? Les émigrés sont des débris de bateaux qui ont sombré ! »

— Elle va nous flanquer dehors, la salope, prétendait le colonel qui avait servi à la frontière méridionale d'un État hermétiquement clos et était donc au courant de tout, et on va devoir pioncer dans les arbres !

Les émigrés ne s'abaissaient pas à penser que

Liz n'avait rien à foutre d'eux. Mais qu'est-ce qu'ils représentaient pour elle avec leurs couronnes en acier et leurs discussions creuses à la cuisine ? Et son oncle qui se mettait à poil, et son père qui passait tout son temps à pianoter, et sa mère qui faisait sous elle mais qui avait des seins impeccables, est-ce que cela avait la moindre importance pour Liz ! Liz, elle voulait faire un enfant. Comme au hockey, elle devait marquer un but avant de retourner au banc.

Liz arrivait avec sa maîtresse, une danseuse aussi plate qu'une barge, avec des jambes robustes, et celle-ci se mettait tout de suite au boulot. Elle calait sa tête rasée contre le cuir du canapé et levait bien haut ses jambes musculeuses. Liz instillait en elle de la liqueur séminale avec une grosse seringue, du même type que celle avec laquelle Natacha l'Africaine arrosait de sauce les poulets. Tout avec elles était réglé à la minute près, et les écornifleurs de la maison auraient mieux fait de les admirer plutôt que de les condamner. À peine l'avion avait-il atterri que la maîtresse de Liz commençait à ovuler. Telle était l'organisation du travail qu'elles avaient mise au point, et ça n'avait rien à voir avec le communisme.

Quant au batteur de jazz Ben, le fils cadet du professeur, il était déjà sur place avec son maga-

Extrait de la publication

zine et un énième tatouage en plus. Il était aussi grand que sa sœur, mais pas du style baraqué ou armoire à glace comme elle, plutôt du genre maigrichon. Liz le rapatriait de toutes les villes où il était en tournée. Chaque fois, il arrivait un jour avant sa sœur. Elle avait besoin de lui, à condition qu'il soit reposé et en bonne forme physique. Liz avait exigé qu'il laisse tomber la drogue, et il lui obéissait. Peut-être était-il curieux de savoir comment se passait la vie sans drogue. Les roues de l'avion touchaient le sol, la danseuse au crâne rasé commençait à ovuler et le batteur Ben se mettait à l'ouvrage, puis il déversait sa liqueur magique dans un flacon propre.

Mais dans la maison du professeur, on était absolument incapable de calculer quand aurait lieu la prochaine visite de Liz. Serait-ce dans une semaine ? Dans quinze jours, peut-être ? Tout le monde se réunissait dans l'immense cuisine pour boire une tasse de thé et on tentait de deviner le jour de sa prochaine venue, tandis que Montréal se vautrait juste sous leurs fenêtres et retenait dans ses bras la neige fondue. Dans vingt-huit jours exactement, camarades communistes ! Chaque fois que Ben apparaissait à la porte, avec un *Playboy* à la main, toute la maisonnée était sens dessus dessous. Personne ne l'attendait. Commençait

Extrait de la publication

Seulement attendre et regarder

La demeure de l'ethnolinguiste Richard Dubé, au sommet du mont Royal, est squattée par une communauté de réfugiés qui ont réussi par miracle à s'échapper de toutes sortes de pays ex-postcommunistes. Telles des pièces d'échecs qui tombent dans la boîte après une partie, tous sont égaux, même s'ils occupaient des positions fort différentes dans leurs pays d'origine. Un roi s'incline devant un pion de l'adversaire, un fou furieux cajole une reine. Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !

« Le Canada est un beau pays, mais ils ne sont quand même pas très futés ! » assurent-ils à propos du pays qui les a accueillis. « On nous fait venir ici, mais on ne nous dit pas comment y vivre. Sans mode d'emploi, nous, on ne sait pas comment faire, on n'a pas l'habitude. » Vous c'est vous, nous c'est nous.

« Et tous ces gens dont la photo est accrochée partout, ce sont des hauts dirigeants ? » Peut-on qualifier de hauts dirigeants les agents immobiliers ? En un certain sens, certes… Ventes-achats, ventes-achats, capitalistes de tous les pays, quoi d'autre vous unit ?

Elena Botchorichvili est née en Géorgie et vit à Montréal. Elle écrit en russe. Elle est l'auteur de six romans, dont, aux Éditions du Boréal, Le Tiroir au papillon *(1999) et* La Tête de mon père *(2011). Son œuvre est traduite en plusieurs langues et est publiée, en version originale, à Moscou, par la prestigieuse maison Corpus.*

Extrait de la publication